ENTRÉE LIBRE

PALAIS DES NOUVEAUTÉS

ROUBAIX - 32, Grande-Rue, 32 - ROUBAIX

ENTRÉE LIBRE

Grande Mise en Vente d'Objets pour Cadeaux de Fêtes

A l'occasion des Fêtes, de MAGNIFIQUES PRIMES sont offertes aux Achetés 32, Grande-Rue, ROUBAIX

FUUILLETON DU 28 NOVEMBRE - N° 226

LES DEUX ORPHELINES

PAR Adolphe D'ENNERY

QUATRIÈME PARTIE

S'adressant à l'un des assistants :
— Vous, Ledru, quel quartier ?
— Et naturellement vous avez fait abou blanc ?
— Pas l'ombre d'un gentilhomme qui est la mine de celui...
— Maladroit !... Vous figurez-vous, par exemple, que le... prisonnier aura conservé sa mise d'habitude et sa figure de tous les jours... Mais quand on est arroté, monsieur Ledru, on se déguise et on se fait une tête...
— Puis, avec un geste de pitié :
— Et vous, Truffème ?... Pas davantage sans doute. Ni vous, Chantepol ? Ni personne ici, corné du diable !... C'est à désespérer des gens de police !... Enfin...
— Puis s'apercevant qu'un de ses hommes manquait à la séance.
— Où est Nicodème ? demanda-t-il ?
— Un des agents répondit aussitôt :
— Il s'était chargé des quartiers Saint Martin et des Innocents !...
— Est-ce là qu'il fallait chercher ? En plein cœur de Paris, quand on ne pourrait pas faire cent pas sans être reconnu !

M. Marest avait produit son effet, il s'agissait maintenant pour lui de faire connaître à ses subordonnés la vaste combinaison qu'il tenait en réserve.
— J'ai un plan, fit-il en se croisant les bras, ainsi qu'il l'avait vu faire au comte de Linières ; je veux que l'on visite, du même coup, tous les quartiers de la ville...
Les agents se regardèrent comme pour se compter.
— Mieux que cela, poursuivit-il. Je veux que dans chaque quartier toutes les hôtelleries, toutes les auberges et tous les cabarets soient fouillés du haut en bas, simultanément !...
— Pour cela, hasarda Ledru, il faudrait une armée...
— Je l'ai !... Les troupes de sa Majesté sont mises à mes ordres... Je les commanderai, et si le fugitif se cache dans Paris, il sera pincé...
— Oui, marmotta Truffème, s'il est dans la ville ; mais... m'est avis qu'il n'y est pas resté...
— C'est ce que nous verrons... En attendant chacun de vous suivra exactement les ordres que je vais vous donner par écrit...
Et, à l'imitation du lieutenant de police M. Marest alla se placer devant le pupitre en bois noir qui lui servait de secrétaire.
— Ouvrit un tiroir, y prit un cahier de papier qu'il partagea en petits feuillets, et se mit à écrire, avec toute l'importance d'un ministre qui libellerait des dépêches aux ambassadeurs du roi.
Les agents s'étaient assis sur les bancs qui garnissaient la pièce, et gardaient, sinon un respectueux, du moins un profond silence.
— Tout à coup la porte s'ouvrit et Nicodème fit irruption.

D'un regard chargé de colère, M. Marest le cloua sur place.
L'agent avait préparé incontestablement un effet, car sur son visage se manifesta une nuance de désappointement.
Les autres policiers lui faisaient signe que leur chef était de mauvaise humeur.
Nicodème battit en retraite et s'assit sur un des bancs.
Lorsque M. Marest eut achevé d'écrire, il se leva pour procéder à la distribution. Chacun reçut le petit feuillet qui lui était destiné et qui devait le renseigner sur ce qu'il aurait à faire.
Arrivé devant Nicodème, le policier regarda son subalterne dans les yeux en disant :
— Pourquoi n'êtes-vous pas ici en même temps que tout le monde ?... D'où venez-vous ?... Pour continuer la besogne que vous faites depuis quelque temps, ce n'était pas la peine de vous arrêter... aux Innocents...
— Mais si, mais si !... interrompit l'agent dont le visage s'éclaira visiblement.
— Ah ! vraiment ?... N'avez-vous pas nous dire que vous avez découvert l'Amérique dans la rue Saint-Martin ?
— J'ai découvert tout de même quelque chose...
— Parbleu !... que la fontaine est toujours à la même place, et que Saint-Nicolas-des-Champs bourdonne matin et soir ?
— Nicodème était évidemment sûr d'avoir bien employé son temps, car il accueillit avec un sourire les paroles à intention ironique de son chef.
— Eh bien, continua M. Marest, puisque vous êtes satisfait de vous-même, je vous engage à lire attentivement ce qu'il y a écrit sur ce papier, et à exécuter à la lettre les ordres qui sont formulés ; vous apprendrez, en outre, ainsi que vos

colègues ici présents quelles sont les conditions que je mets à votre maintien dans mon service. Peut-être alors serez-vous moins jovial, monsieur Nicodème.
Pendant que l'employé avait parlé, l'agent s'était, d'un coup d'œil jeté sur le feuillet, mis au courant des ordres qu'on lui donnait.
— Comment, fit-il sans se préoccuper de la colère de son supérieur, vous m'envoyez dans un autre quartier, alors que j'ai pris toutes mes dispositions pour fouiller Saint-Martin et les Innocents ?... C'est vouloir me mettre des bâtons dans la route !... J'aime mieux tout de suite donner ma démission !...
M. Nicodème était sous le coup d'une belle fureur comique.
— J'ai du goût pour mon métier, s'écria-t-il, à preuve que mon oncle, qui est tabellion, voulait me mettre dans la besogne, et que je suis parti au hasard, pour suivre mes idées...
Mais plutôt que d'être contrarié dans ma manière de travailler, je quitterais la carrière tout de suite...
Et, rouge comme une pivoine, le gros homme à face apoplectique tendit à son supérieur le feuillet qu'il tenait à la main...
M. Marest avait à une belle occasion de persévérer dans sa mauvaise humeur, en faisant un éclat.
Mais, au lieu de cela, on le vit se calmer tout à coup et répondre à l'agent :
— Oh ! oh ! mes-ire Nicodème, voilà du nouveau !... vous avez donc trouvé la bonne piste !... Je vous connais, moi, et je sais que pour parler ainsi il faut que vous n'avez pas tout à fait perdu votre temps depuis hier...
Et se radoucissant de plus en plus :
— Voyons, mon cher Nicodème, venez me dire tout bas ce que vous savez de

bon...
D'un geste, le policier avait fait signe aux agents de se retirer dans la pièce voisine.
— Ce qu'il s'agit de gronder...
Quant Marest eut vu disparaître le dernier, il revint, anxieux, vers l'agent qu'il avait gardé près de lui.
— Nous disons donc, Nicodème, que vous êtes sûr de la piste de M. le...
Et, se représentant :
— Du prisonnier ?
— Moi ?... Pas du tout !... Je ne vous ai pas parlé de ça !...
— Hein ?
L'agent eut un regard moitié ébahi, moitié fureux, qu'on lui lançait.
— Mais je n'ai rien dit de semblable, reprit Nicodème sans se déconcerter... Ce que je maintiens, par exemple, c'est qu'en me laissant dans le quartier que j'ai exploré depuis hier, je pourrais apprendre ce qu'il y vient faire certain bonhomme que j'ai cru reconnaître...
— Ah !... vous savez quelque chose c'est sûr !... Marest redevenu subitement plus calme...
— Je sais que le particulier que j'ai aperçu, dévisagé, suivi, ressemble comme deux gouttes de lait se ressemblent...
— A qui, corne de diable ? s'exclama l'impatient policier...
— A qui, corne de diable ? s'exclama l'impatient policier...
— A un individu, que vous connaissez aussi bien que moi, pardicte !... Et que nous avons vu presque chaque jour à l'hôtel de Monseigneur...
— Picard ?
— C'est tout à fait sa tournure, sa façon de marcher... sa pose lorsqu'il s'arrête pour regarder quelque chose dans a rue...
— Comment ne vous êtes-vous pas assuré que c'était bien lui !...
— Parce qu'il a dû me revoir et me reconnaître ; ce qui fait qu'il a pris l'habitude de la poudre d'escampette...
— Maladroit !
— Qui ça, lui... ou moi ?
M. Marest haussa les épaules.
— Je ne vous permettrai pas, dit-il, de continuer à me raconter ainsi des balivernes, et je n'espère pas avoir, au bout de tout ce bavardage, un renseignement sérieux, une indication précise...
— Je crois l'avoir...
— Si je ne suis pas de croire, grommela le policier...
L'agent reprit :
— Je suis aux trois quarts persuadé que c'est Picard que j'ai vu rôder dans le quartier-Saint-Martin. Or, si le valet est là, ce n'est certainement pas pour le plaisir de contempler le portique de l'église Saint-Nicolas-des-Champs et en compter les bas-reliefs... Ma conviction, sauf votre avis, c'est que le maître ne doit pas être loin...
M. Marest commentait sans doute la justesse de cette idée, car il se montra plus pressant pour l'interroger...
— Eh bien, fit-il, admettons que l'individu soit le bienheureux domestique que nous connaissons ; l'avez-vous suivi pas à pas, savez-vous s'il a parlé à quelqu'un ; pourriez-vous le retrouver, enfin ?
Nicodème répondit :
— Si je l'ai suivi ? Je n'ai fait que ça ; et lorsqu'il s'est arrêté devant l'église, je me suis arrêté et dissimulé dans une encoignure, et j'ai très bien pu me persuader que c'était bien mon homme... Ah ! par exemple ! il faut lui rendre cette justice : il était faramineusement bien déguisé et grimé...

GUÉRISSEZ
CORS AUX PIEDS
Par la Pomme de Marschour
RICHARD, successeur, Place de la Liberté, ROUBAIX.

Coca des Incas
VIN APÉRITIF
Bonne force et santé
VIERT DE PARAÎTRE !
Le Socialisme
Les Femmes
par Jules DESTREE
Sommaire : I. Socialisme et Féminisme. II. La Femme et les Droits politiques. Électoral. Admissibilité aux emplois. III. La Femme et les Droits civils. En général. Spécialement la femme mariée. — Conclusions : Évolution du mariage. — Devoirs des Femmes socialistes.
Prix : 5 centimes
Pour les groupes et les vendeurs, 3 fr. le cent contre mandat ou timbres-poste.
En vente à la Librairie du Progrès, 35, rue des Sables, Roubaix.

ON DEMANDE
commanditaire pour affaire de tout repos, 5 000 francs garantie, intérêt et part de bénéfices. Écrire R. S., 40 Bonne-estance, Lille-Gare.

MAISON
M. FÉVRIER & C^{ie}
TAILLEURS
2 et 4, Grande-Rue — ROUBAIX — 2 et 4, Grande-Rue
Draperies Hautes Nouveautés
Vêtements Confectionnés et sur Mesure
Maison de Premier Ordre
et de CONFIANCE, ne livrant que des Articles
absolument garantis
16 SUCCURSALES

Lire : Lucien DESLINIÈRES Lire :

L'Application
du
Système Collectiviste
PRÉFACE DE JEAN JAURÈS
Un fort volume de 500 pages, 3 fr. 50 au lieu de 6 fr.
CHEZ TOUTS NOS VENDEURS & A L'ADMINISTRATION DU JOURNAL.

BANDAGES
CONSULTATIONS TOUJOURS GRATUITES
Cabinet d'application (ouvert tous les jours)
INSTRUMENTS DE CHIRURGIE
GEORGES VALIN
LILLE, rue Esquermoise, 36
Bandagiste-Orthopédiste Spécialiste, ex-élève des Ecoles de Médecine et de Pharmacie de Lille, Diplômé, Fournisseur spécial des Hôpitaux.
Entrepôt général de tous les accessoires de Pharmacie, d'Orthopédie et de Chirurgie. Bandages classiques et spéciaux. Fabrication, Réparations.
Pour mériter leur clientèle en garde contre les réclames charlatanesques de ces « Médecins universels » auxquels la Publicité à grand fracas n'a pu donner et ne donnera jamais une réputation sérieuse, MM. les Docteurs et Chirurgiens recommandent ma maison d'une façon générale, comme étant d'entière confiance, sa propreté, sa tenue grandissante, sa justice, son honnêteté et sa bonne renommée.
Je rappelle au public que je n'exerce ni Pharmacie, ni autre partie, me consacrant entièrement à ma profession de Bandagiste-Orthopédiste.
LILLE, 36, rue Esquermoise, LILLE.

VIN 100
Garanti pur Jus de Raisin, Océol compris, facilité de paiement, Ec. gratis.
J. KARST & C^{ie}, Bordeaux.

Société Générale de Publicité
Capital : 2 MILLIONS de Francs
PARIS — 7, rue Drouot, 7 — PARIS
ANNONCES DANS TOUTS LES JOURNAUX
Prix défiant toute concurrence
RECLAMES DANS LES TRAMWAYS

ACCESSOIRES
de
PHARMACIE

IL Y EN A QUI DISENT ?
Rien n'est supérieur à telle ou telle préparation que je vendis !
F. Gerreth, pharmacien, 15, rue du Chemin-de-Fer, Roubaix, ne parle pas ainsi. Il dit :
Qu'on peut trouver partout de l'huile de Foie de Morue aussi bonne que la sienne, mais il délire qui que ce soit d'en vendre de la supérieure, du reste, il la garantit absolument pure et il la vend un franc vingt-cinq centimes le litre.
F. Gerreth dit également : qu'un seul flacon de sirop d'acacia du Dr Berquet (de Calais), guérit le rhume le plus fort ; que beaucoup de sirops peuvent être aussi efficaces, mais pas supérieurs. 1 fr. 50 le flacon.

XERES VERMOUTH
est un Grand Vin Apéritif
Après le Repas, un verre de
BÉNÉDICTINE
La Reine des Liqueurs

FUUILLETON DU 28 NOVEMBRE - N° 181

MONSIEUR

PAR Paul SAUNIÈRE

LE SECRET D'OR PROLOGUE (1774)

Les confidences du père Brahma.
— Je ne me fais pas illusion, monsieur, lui dit-il ; je perds chaque jour une partie du peu de forces qui me restent. Combien de temps peut durer le souffle de vie qui m'anime ? Je l'ignore. Si cependant le dévot fatal était plus près de moi que je ne puis le prévoir, je vous serais obligé de m'en avertir.
— Pourquoi ? fit le docteur. Vous ne possédez rien, vous n'avez pas d'enfants... quelle préoccupation peut vous assaillir ?
— Il est vrai, répondit le vieillard, que je suis pauvre et que je n'ai pas de famille ; mais je suis dépositaire d'un secret que les événements récents de ce siècle m'engagent à ne pas garder plus longtemps.
— Et ce secret à une grande importance ?

— Une importance énorme, monsieur ! — Eh bien ! Marcelle va rentrer, rien ne vous empêche de le lui confier, si vous ne l'avez pas déjà fait.
— Ce n'est pas à Marcelle que je puis le confier, le femme ne saurait en tirer personnellement aucun profit.
— A qui voulez-vous le confier ?
— Depuis quinze ans j'ai cherché patiemment autour de moi, sans rencontrer personne qui fût digne de le recevoir.
— Et aujourd'hui vous avez trouvé ?
— Je le crois.
— Qui donc est cette personne ?
— C'est M. le duc de La Tournaye, répondit le père Brahma.
— Désirez-vous que je le prévienne ? dit le médecin.
— Dès aujourd'hui, si vous voulez bien prendre cette peine.
— Comptez sur moi, promit le docteur.

Le soir même, en effet, le duc reçut la visite du docteur, qui ne lui cacha rien des craintes que l'état du malade lui inspirait.
— Mon intention, ajouta-t-il, était de le laisser mourir tranquille dans le logement qu'il tient de votre générosité, mais il sent que la vie lui échappe et désire prendre quelques précautions avant de mourir.
— Vraiment ? fit le gentilhomme, un peu surpris.
— Et ce qui vous surprendra bien davantage, reprit le docteur, c'est qu'il ne veut révéler qu'à vous le secret dont il se prétend dépositaire.
— A moi ? s'écria le duc, de plus en plus étonné.
— Oui, monsieur. Aussi lui ai-

promis que je vous ferais part de ce détail et lui ferais espérer que vous consentiriez à l'entendre.
— Assurément, monsieur, répondit le gentilhomme en souriant.
— Voulez-vous venir chez lui demain matin à la première heure ?
— Volontiers.
— J'y serai vers huit heures. Cela vous convient-il ?
— Parfaitement.
Le docteur se retira aussitôt.
Le lendemain à l'heure dite, il était chez le père Brahma.
— Le vieillard n'allait pas mieux.
— Il était dans un état de prostration complète.
Le docteur l'avait prévu. Il avait donc apporté un cordial énergique, dont il versa quelques gouttes dans un demi-verre d'eau sucrée.
— Je ne sais, dit le médecin, combien de temps pourra durer les confidences que vous voulez faire, mais si elles se prolongent et si vous vous sentez faible, versez, ainsi que je viens de le faire, huit gouttes de ce que renferme ce petit flacon dans l'eau ; — surtout ne touchez pas de votre lit ! Il y va de la vie pour vous ! recommanda-t-il. — Dans deux heures je reviens.
Il demeura pendant quelques minutes encore, jusqu'à ce que le duc de La Tournaye arrivât.
Celui-ci ne se fit pas attendre. C'était un peu par curiosité qu'il était venu, mais c'était surtout par acquit de conscience. Il ne croyait pas beaucoup à l'importance d'un secret dont le père Brahma voulait le rendre dépositaire.
Cependant dès qu'il le vit entrer, le vieillard le remercia par un sourire et fit signe au docteur de se retirer.
Marcelle était revenue, silencieuse-

ment assise dans un coin de la chambre, elle observait avec un peu de frayeur ces préparatifs dont le résultat l'inquiétait beaucoup.
— Monsieur, commença le père Brahma, je n'ai pas cru nécessaire d'éloigner cette enfant, qui est un peu ma fille, parce que je suis certain qu'elle saura garder le secret que je vais communiquer. D'ailleurs elle est directement intéressée à le connaître, ainsi que vous en jugerez tout à l'heure.
Le duc prit place dans le fauteuil que lui montra le malade, aux caprices duquel il s'était résigné d'avance à obéir.
— Monsieur, reprit le vieux vannier, vous êtes de tous ceux que j'ai connus en France, le seul gentilhomme qui mérite réellement ce titre. Alors que tous les autres sont injustes, hautains et cruels, vous êtes bon, charitable, généreux, et vous ne vous laissez pas aveugler par les passions. Cela n'est pas un éloge banal, monsieur ; c'est une vérité que j'acclame avec tous les malheureux que vous avez secourus. Vous êtes juste, surtout, monsieur. Seul, de tous les gentilshommes français, vous avez pensé que le supplice du comte de Lally-Tollendal était une honte pour votre pays, et vous avez appuyé de tout votre crédit la revendication légitime que son fils exerça en ce moment, pour obtenir la réhabilitation de son père. C'est en raison de ces mérites divers que je vous ai choisi pour recevoir mes dernières confidences.
Le duc s'inclina. Le ton solennel du vieillard, sa voix grave, la mesure parfaite avec laquelle il s'exprimait, avaient changé le cours de ses idées.
— Cela vous donne, monsieur, qu'un pauvre diable comme moi vous varie du comte de Lally-Tollendal.

poursuivit-il c'est que je l'ai beaucoup connu !
— Vous l'avez dit le duc.
— Moi, ou du moins mon maître, répondit le vieux vannier ; mais mon maître avait pour moi un si grand attachement et je lui étais si dévoué que nous ne nous séparâmes pas.
— Votre maître était donc un gentilhomme français ?
— Non, monsieur, dit le père Brahma avec un peu d'émotion. Mon maître était le prince Djali ; il était rajah d'Adjimore, c'est-à-dire qu'il appartenait à la race la plus noble, la plus riche et la plus ancienne qui soit dans l'Inde orientale.
J'en ai pas besoin de vous rappeler quel rôle de dupe la France a joué, vis-à-vis de l'Angleterre, de 1755 à 1760. Pendant que l'Angleterre gardait une neutralité studieuse, sans rivalité capotant, impudemment ses vaisseaux, sans souci des traités et de la bonne foi, spéculant sur l'inactivité de votre pays, sur la légèreté de votre roi, sur la négligence de ses ministres. Malgré tout, je puis vous le dire mieux que personne, il aurait été facile à la France, non-seulement de conserver ses colonies de l'Inde, mais encore de s'emparer de celles que les Anglais y avaient fondées.
A l'époque dont je vous parle, l'Angleterre soutenait contre le soubah du Bengale une guerre désastreuse. Si la France était venue au secours du soubah, c'en était fait à tout jamais chez nous de la puissance britannique.
Malheureusement, elle demeura plongée dans une déplorable inertie. Il fallut, pour l'en tirer, que l'Angleterre, après avoir soumis le Bengale, osât attaquer les possessions françaises. Encore ne fut-ce qu'après la prise de Chandernagor que Louis XV se réveilla de son inconcevable engourdissement.
Ce fut alors qu'on envoya le comte de Lally-Tollendal, muni des instructions les plus sévères et des pouvoirs les plus étendus, mais à qui l'on ne donna qu'un corps d'armée insuffisant pour lutter contre les envahisseurs.
Le comte eut le courage, on devrait presque dire le tort, de vouloir corriger les abus dont il fut témoin et dont certains traitants lui proposèrent cyniquement d'être le complice. Il ne réussit qu'à susciter contre lui des colères et des rancoeurs violentes.
Parmi nous seulement, c'est honteux à dire, il trouva des alliés. Les gouverneurs et les fermiers généraux nous pressuraient sans pitié et s'enrichissaient à nos dépens. Notre devoir n'était-il pas de faire cause commune avec celui qui nous protégeait contre ces audacieuses exactions ?
Aussi, notre concours ne lui fut pas défaut. Malheureusement, on avait promis au comte des renforts qui ne cessèrent jamais de nous coûter plus de 2 500 hommes que l'armée anglaise, et qui ne furent jamais envoyés.
Le prince Djali, mon maître, était venu se mettre sous ses ordres avec une équipe de cinq cents cavaliers qu'il avait équipés. Ce fut lui qui réussit à prolonger la résistance de cette pauvre petite armée, que la mère-patrie semblait avoir oubliée sur ce coin du globe, et qui ne comptait pas même un escadron de cavalerie.

(A suivre)